

### 36. — LE POULAILLER

Ce poulailler fait partie de la vie de notre famille, depuis que nous avons emménagé dans la maison où nous habitons actuellement; je devrais plutôt dire, dans l'espace où nous logeons.

Il faut que je précise bien car, sinon, le lecteur pourrait penser que je suis ministre... Ici ma femme proteste, et elle en a le droit, car elle va jouer un rôle important dans cette histoire; je rectifie donc : « ancien ministre »... le lecteur pourrait penser que je suis ancien ministre.

Comme nous avons eu de la chance, on nous a donné en plus une petite véranda, assez grande pour contenir deux chaises en rotin. Il y a juste assez de place pour nous y asseoir; quand notre enfant de quatre ans veut s'y tenir avec nous, lui ou moi prenons le mur pour siège; quand nous buvons le thé, le mur nous sert de table. C'est une véranda ouverte et ce mur n'a guère que 50 cm de haut. Il nous est possible de porter nos regards, aussi loin que ceux-ci peuvent porter. Notre univers mesure ainsi plusieurs mètres carrés; nous avons pour horizon un mur élevé, celui de la maison du voisin. Quand nous sommes fatigués de contempler cet horizon, nous pouvons lever nos regards vers le haut, car un petit bout de ciel nous a été également alloué par le Bureau des Logements de la ville de Djakarta. Il se pourrait bien que le BLD ait également consigné dans ses registres le nombre de mètres carrés de ciel qui font partie de notre espace habitable; c'est même très probable, car il paraît que dans ce bureau, les espaces non occupés sont mesurés et enregistrés avec un soin extrême.

Mais l'univers qui nous a été réservé est encore plus vaste, puisqu'il comporte en outre un poulailler. Ce poulailler ne figurait pas sur l'inventaire du HOB<sup>1</sup> et c'est pour cela, je pense que le BLD n'en a pas tenu compte non plus. A vrai dire, cette partie de notre espace habitable ne mérite pas d'être enregistrée, car il ne s'agit que d'un poulailler. Quand nous avons emménagé, il était dans un état pitoyable. Il n'y avait plus de grillage que sur un seul côté, et encore, à moitié ruiné; on aurait dit une vieille feuille de bananier, sur le point de s'affaisser. Sur les deux

(1) Ce sont les initiales du nom hollandais de l'organisme, qui, après l'indépendance, devint : « Bureau des Logements de la ville de Djakarta » (B.L.D.).



autres côtés, le grillage avait complètement disparu; quant au quatrième côté, il était toujours debout pour la bonne raison qu'il était constitué par le mur du voisin. Les poteaux étaient rongés de vers mais tenaient tous encore bon. Ceux qui étaient à l'extérieur, avaient 2 m de haut, et ceux qui étaient contre le mur 1,50 m. Les tuiles du toit, épais de plusieurs centimètres, étaient encore si bien jointes qu'il n'y avait jamais de fuites quand il pleuvait.

Bref, ce poulailler avait été construit dans des temps meilleurs, par l'ancien locataire, parti depuis pour la Hollande. Pour nous, il n'a jamais cessé d'être un objet de consolation. Et cela grâce à moi, qui le premier ai été inspiré en le voyant; et non grâce à ma femme qui a toujours la manie de vouloir se débarrasser des choses inutiles, sans jamais réaliser ses projets, d'ailleurs.

La première inspiration m'est venue une nuit de pleine lune. Nos deux enfants dormaient déjà et il n'y avait que nous deux dans la véranda. D'abord nous avons contemplé la lune; puis je m'en suis lassé assez vite et j'ai porté mon regard sur le poulailler. Tout à coup, je me suis écrié : « Nous sommes des idiots. Ce poulailler pourrait nous être utile. Si par exemple nous achetions une poule et un coq ? Nous mangerions des œufs frais tous les jours. Dès que nous en aurions trois, nous pourrions en garder deux pour les faire couvrir. Avec le temps, notre volaille se multiplierait et nous n'aurions plus besoin d'acheter de poulets; nous mangerions les nôtres. »

Ma femme me répondit d'un ton détaché et sans quitter la lune du regard : « Ils courront en liberté pendant la journée, partiront en quête de nourriture, iront se promener dans la rue, se feront écraser et finis les poulets ! »

Je ne me laissai pas décourager pour autant : « Nous achèterons du grillage pour garnir les côtés; nous mettrons une bonne porte, bien solide, et nos poulets resteront toujours enfermés. »

Ma femme rétorqua : « Il faudra leur donner à manger; si on ne leur donne pas la nourriture qui leur convient, ils tomberont malades et finis les poulets, encore une fois ! »

Mon rêve avait été anéanti, mais le lendemain matin j'eus l'occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce ! Nous buvions notre café, assis dans la véranda bien sûr, où aurions-nous pu le boire autrement ? Elle se mit soudain à rêver à haute voix : « Le mois prochain nous aurons une voiture. »

A ces mots, j'ouvris les yeux pour de bon; cette nouvelle à sensation faisait se dresser d'elles-mêmes mes oreilles de journaliste.

« Il faut que nous réfléchissions à l'endroit où nous pourrions la garer. Pourquoi pas là ? dit-elle, en désignant le poulailler.

— Dans le poulailler ? demandai-je avec étonnement.

— Et pourquoi pas ? dit-elle, on peut le réparer, on peut y mettre des planches ou au moins une cloison en bambou et une porte.

— Oui, répondis-je, cherchant à faire s'écrouler son rêve, en manière de représaille; mais où est la voiture ?

— N'avons-nous pas un billet de tombola ? »

Il me revint à l'esprit que nous avions récemment acheté à Djogdja<sup>2</sup> un billet de tombola. C'était la première fois que nous en achetions un.

« Mais nous l'avons acheté le jour anniversaire de notre mariage, dis-je; si on est heureux en ménage, on ne saurait avoir de chance aux jeux d'argent. Puisque l'amour nous a réussi, nous sommes sûrs de ne pas gagner la voiture ! »

Est-il une seule femme qui puisse résister à de telles paroles d'amour ?

A partir de ce jour, le poulailler devint pour nous une source continuelle de rêveries qui nous faisaient oublier les conditions de vie que le BLD nous avait ménagées. Grâce à lui, notre monde s'élargit; il devint notre consolateur. Il était écrit pourtant qu'il ne le resterait pas longtemps. Ce ne fut d'ailleurs pas de sa faute, mais de la nôtre.

Tout commença le jour où nous ressentîmes le besoin d'avoir une bonne. On trouve beaucoup de bonnes originaires de Djakarta, mais elles ne restent jamais longtemps dans la même place. Par chance, celle que nous avons trouvée, venait de Java central. Elle voulait bien travailler pour nous, mais... C'est alors qu'il devint évident que les rêves ne se réalisent jamais. Elle — je veux dire notre future bonne — avait un mari; elle voulait bien prendre du service chez nous, pourvu que nous puissions les loger, tous les deux. Normalement, toute maîtresse de maison applaudit à l'idée d'avoir une bonne qui habite chez elle. Jour comme nuit, elle a du service à sa disposition. Mais dans notre cas, où allions-nous les loger ? Le BLD ne s'occupe pas des domestiques et autres gens de maison. Cela veut dire que la bonne doit se trouver un logement par ses propres moyens, ou accepter de dormir dans quelque coin de la maison de son patron.

Comme je voulais me conformer aux règlements en vigueur, je dis donc à ma candidate :

« Trouve-toi un logement autre part. Ici il y a juste assez de place pour nous.

— Comment ferons-nous, objecta son mari. Au *kampung*\* il n'y a pas de place non plus ! Il y a tout un tas de *prijaji*\* qui cherchent à s'y installer !<sup>3</sup> »

Il n'avait pas tort. Ils auraient dû habiter au *kampung*, mais il n'y avait pas moyen d'y trouver une place ! Ma femme prit la parole, d'un ton péremptoire : « Allez m'acheter des cloisons de bambou et réparez le poulailler, d'accord ? » Elle s'adressait uniquement au mari et à la

(2) Djogdja, ou Djogdjakarta, est une ville importante de Java central, où le gouvernement de la jeune République indonésienne fut un temps installé.

(3) Allusion à la terrible crise du logement qui sévissait alors et au « déclassé » de toute une partie de l'ancienne notabilité. Les *prijaji* formaient, au temps des Hollandais, un groupe privilégié où les fonctionnaires de l'Administration des Indes étaient presque exclusivement recrutés; l'avènement de l'indépendance marqua le début de leur déclin, l'une des transformations de ces dernières vingt années qui ont le plus marqué la société indonésienne, surtout à Java.

femme, qui regardèrent la cabane et oh ! miracle ! se mirent à rire de joie. Ma femme leur donna aussitôt un peu d'argent et le mari repartit sur-le-champ; le même soir, la cloison de bambou était en place.

« On dirait une maison comme au village », dit la bonne qui semblait tout à fait à son aise.

Je hochai la tête et soumis une ferme protestation à mon ministre de l'économie, qui venait ainsi de s'adjuger le contrôle des affaires sociales : « Mais, c'est un poulailler ! »

La réponse du ministre fut sans équivoque : « C'en était un, hier, aujourd'hui c'est un logement. »

Je continuai ma protestation : « Mais il y a eu des poules là-dedans. »

Alors, mon ministre des affaires sociales de répliquer : « Est-ce que tu veux une bonne, oui ou non ? »

Sa logique était impeccable, bien qu'il fût une femme. Que restait-il en mon pouvoir, à moi, Premier Ministre ? M'incliner et me mettre à la recherche d'une nouvelle tactique. L'occasion se présenta le jour où je reçus la reproduction d'un portrait de Bung Karno peint par Basuki Abdullah<sup>4</sup>. Un grand tirage avait été fait de ce portrait et il était généreusement distribué par la maison d'édition. J'en avais reçu un du directeur de ce journal<sup>5</sup> et un autre m'avait été adressé directement par l'éditeur lui-même, pour que j'écrive un article à son sujet.

« Eh bien ! dis-je à ma femme, d'un ton aimable, il y en aura un pour nous et un pour le poulailler devenu maison » et je désignai l'ancien poulailler du doigt. Ce faisant, j'acceptais *de facto* la décision de mon ministre et sa mise en application, mais *de jure* je continuais à m'y opposer.

Ma femme tomba dans le piège que je lui tendais : « Comment ? Mettre Bung Karno dans cet endroit-là, tu n'y penses pas ! »

Elle accrocha un des portraits de Bung Karno à notre mur et le contempla d'un regard spécial, bien fait pour éveiller la jalousie d'un mari.

« Où est le mal ? » lui dis-je en faisant semblant de vouloir discuter, ils ont bien le droit de témoigner leur fidélité à leur président ; Bung Karno n'est pas seulement " ton " président à toi ! »

Prenant beaucoup trop à la légère ses fonctions de ministre des affaires sociales, elle me fit cette réponse claire et nette : « C'est un poulailler. »

Puisqu'elle ne voulait pas me suivre dans mon raisonnement, il ne me restait plus qu'à espérer secrètement que cet homme et cette femme puissent bientôt témoigner, eux aussi, leur fidélité à leur président.

Je tiens toujours le deuxième portrait en réserve, à leur intention.

4 septembre 1951.

(4) Basuki Abdullah, fils de peintre et peintre lui-même, naquit en 1915. Il put faire ses études à l'École des Beaux-Arts de La Haye, puis alla à Paris et à Rome; de retour en Indonésie, il se tailla bientôt une célébrité grâce à ses paysages « naturalistes » et ses portraits très « académiques ». Il est l'auteur de plusieurs portraits connus du Président Sukarno.

(5) Le journal *Merdéka*, où cette nouvelle parut tout d'abord.

## XXVI. — Rijono PRATIKTO

Rijono Pratikto est né le 27 août 1932, à Semarang, port important de la côte nord de Java central. Son père, commissaire de police, devait mourir pendant la Révolution. Il fait ses études secondaires de 1945 à 1951, successivement à Tegal, Ambarawa et Semarang. Puis il suit des cours d'architecture à la Faculté technique de Bandung et, en 1955, ouvre un cabinet d'architecte. En 1957, il se rend au festival de la jeunesse de Moscou et revient par la Chine et la Corée du Nord. De 1958 à 1961, il travaille dans une entreprise de béton à Bandung.

Il commence à écrire dès 1948 et participe à de multiples revues : *Kisah, Mimbar Indonésia, Zénith, Siasat, Indonésia, Seni, Sastra*. L'essentiel de sa production consiste en *tjerpén* (nous en avons recensé plus de trente); à la différence des autres nouvelles de la jeune génération, qui toutes peuvent être considérées comme « réalistes », la plupart des siennes peuvent être qualifiées de « fantastiques »; on ne peut s'empêcher d'évoquer Edgar Poe bien qu'ici, l'imaginaire soit typiquement javanais et emprunte aux vieilles croyances et aux vieilles légendes, plutôt qu'à une science d'anticipation, comme c'est le cas chez l'auteur de *Conversation avec une momie*<sup>1</sup>. Nous ne lui connaissons qu'un recueil de cinq nouvelles : « Feu », *Api*, Balai Pustaka, Djakarta, 1951.

La nouvelle présentée ici, *Kepandjanganja*, est parue dans *Kisah II*, 1954, n° 3, p. 65. C'est un bon exemple de cette œuvre originale, une des rares qui fassent place au surnaturel.

(1) Notons, à titre de curiosité, que *Le Scarabée d'or* et *Le double crime de la rue Morgue* ont été traduits en indonésien, respectivement en 1952 (*Kumbang emas*, Pembangunan, Djakarta) et en 1962 (*Pembunuhan anéh di Rue Morgue*, Saka Widya, Djakarta).



